

Sheila Rolfe has a gift for humour: the figure of Mr. Donnelly, an advertising stunt-man dressed in a suit of pink feathers who accidentally descends by balloon into the Sasquatch lair, is an amusing invention in the style of Joan Aiken. His obsession with his baldness, his longing for peppermints, and the comic verses he makes up might be charming in an Aiken-like fantasy, but are out of place here when the rest of the action is so serious. Can we accept, in the final chase scene, Mr. Donnelly's inclination to linger and be eaten by Sasquatches rather than appear in public in his red polka-dot underpants (especially as he had previously appeared in a suit of pink feathers)?

In some respects *Sasquatch Adventure* follows the model of Farley Mowat in *Lost in the Barrens*: children isolated in the wilderness rely on survival skills which the author describes in careful detail, and eventually struggle back to civilization. The model comes from *Robinson Crusoe*, but Rolfe has nothing like Defoe's, or even Mowat's, sense of structure, character or realism. Her characters are stereotypes – the resourceful Boy Scout and his fearful, dependent sister with her appealing blond pigtailed. The book does convey a sense of the community from which the children come, and uses identifiable features of the local landscape. But realism in details can not compensate for the implausibility of the central action and its resolution; despite the assurances of the "Foreword," we are never brought to believe in the Sasquatch, so *Sasquatch Adventure* succeeds neither as fantasy nor as realistic adventure.

Gwyneth Evans teaches Children's Literature and English at Malaspina College in Nanaimo, B.C.



Pour un récit lucide

FRANÇOIS PARÉ

Les Cailloux voient du pays. Suzanne Rocher. Coll.: Albatros. Montréal: Fides, 1980. \$6.95. ISBN 2-7621-0974-4.

Le livre de Suzanne Rocher, le second de la série des Cailloux, est un récit de voyage linéaire, parfaitement chronologique et parfaitement horizontal.

Parce que les éléments fictifs y sont minimaux, l'écriture de Rocher s'étale devant le lecteur comme dans la transparence subtile d'une brochure publicitaire.

La trame est donc simple. La famille Cailloux, traditionnelle ou patriarcale à souhait, s'apprête à traverser, depuis Montréal, la diagonale du continent nord-américain dans la roulotte toute neuve que le père rêveur lui a imposée contre toute raison. Les parents et leurs quatre filles sont donc appelés à vivre dans les confins d'un espace réduit, rudimentaire et théoriquement complexe. Car cet habitacle à l'intimité troublante se découpe toujours sur l'ouverture absolue et dé-personnalisante (pour de jeunes Québécois: déculturalisante) que représente l'immensité du continent anglophone.

De chapitre en chapitre, sans soubresauts, le véhicule familial strie les Etats-Unis et le Canada à même le triangle Montréal-Los Angeles-Vancouver-Montréal. Il est évident que le périple de la famille Cailloux possède une valeur didactique: il vise à démontrer au lecteur adolescent l'importance d'un voyage quasi initiatique, puisque "le ruban d'asphalte que déploie la route transcanadienne" est "une réalisation aussi étonnante que le chemin de fer qui l'a précédée" (143).

Dans cette entreprise didactique, la roulotte familiale devient un symbole lourd de signification: bordure mythique entre la mobilité et l'immobilité, entre la Culture et la Nature, entre la clôture de l'habitat humain (québécois) et la béance apparente du voyage à travers une Amérique où, au dire de la narratrice, il ne pousse que du maïs. Ce paradoxe, Suzanne Rocher ne l'a nullement inventé. L'Amérique fébrile des années soixante, dans l'abondance de ses ressources énergétiques, en avait pressenti la valeur ludique et l'incroyable mystification.

C'est ainsi que la roulotte des Cailloux devient une sorte de navire cherchant le repos dans les multiples parcs nationaux et terrains de camping. Ces parcs aux noms tous authentiques apparaissent en très grand nombre dans le récit, au risque même d'une certaine lassitude. On a parfois l'impression, en effet, de lire du matériel publicitaire à l'intention d'un touriste éventuel, avec évidemment la même pléthore de lieux communs. Mais les parcs nationaux, dans leur hétérogénéité, scindent l'incroyable distance parcourue. Pour la narratrice, Anne Cailloux, le continent anglophone n'est pas marqué. Il est presque vide et sans signes (sans signification). Il n'est balisé que par ce rassurant chapelet de parcs où l'errance, à laquelle s'est condamnée la famille, peut trouver une familiarité et un repos provisoires.

Dès les premiers chapitres, le récit d'Anne Cailloux prend l'allure d'une poursuite. La famille a fait la rencontre d'un jeune Américain aux

agissements intrigants. Tout au long du parcours, la présence de l'Américain alimentera la maigre portion vraiment fictive du texte. Or apprendra plus tard que cette figure s'inscrit bien dans la problématique culturelle évoquée plus haut. Car l'Américain constitue non seulement la face de l'altérité pour la famille québécoise, il devient aussi, à son tour, visionnaire de la culture du Québec, puisque le lecteur apprend que le jeune voyageur a écrit pour un journal de Toronto une chronique sur la vie des Cailloux. Au récit d'Anne répondra donc celui de l'autre, celui dans les yeux de qui nous vivions.

Or, en dépit de cette richesse narrative, il y a quelque chose de véritablement frustrant à la lecture de ce roman. Cette frustration provient du fait que l'auteur ne semble pas du tout consciente des choix narratifs et idéologiques (ce qui est plus grave) que pose le geste d'écrire. *Les Cailloux voient du pays* prend trop souvent l'allure d'un journal de voyage à peine retravaillé, à peine littérisé. Quelques chapitres sont ni plus ni moins des descriptions plates des villes franchies par la caravane. Rocher paraît partagée entre l'idée de montrer un monde fondamentalement bon et accueillant où malheureusement rien ne se passe et la nécessité narrative du mal qui, seule, rendrait l'évolution du récit possible. Cette hésitation est fatale. Et, chapitre après chapitre, le lecteur attend en vain que se mette à bouger le contexte narratif mis en place.

Mais ce qui frappe le plus dans ce livre et ce qui est particulièrement inquiétant (même pour l'adolescent ou l'adolescente), c'est le caractère radicalement daté de l'aventure racontée. Même si on ne le découvre pas d'emblée, on s'aperçoit tout de même, après une quarantaine de pages, que le voyage de la famille Cailloux remonte à la fin des années soixante. Seules quelques allusions subreptices à la guerre du Viêt-Nam et aux révoltes étudiantes sur le campus universitaire de Berkeley alertent le lecteur. Une fois l'alerte sonnée, pourtant, on se rend vite compte que le récit comporte un bon nombre d'erreurs toponymiques ou géographiques. Par exemple, la "Nationale 80" [sic] ne passe pas et n'a jamais passé par Rochester, New York. On est précis ou on ne l'est pas! Quelques descriptions de villes ou de régions sont carrément anachroniques: Port Arthur et Fort William n'existent plus et constituent Thunder Bay depuis belle lurette! Il est évident que l'auteur n'est pas retournée inspecter les lieux depuis une douzaine d'années.

Ces erreurs sont certainement troublantes. En aucun moment, Rocher ne prend la peine de situer son jeune lecteur au sein de la grille historique où repose visiblement le récit. Car, dans notre contexte de pénurie énergétique, le voyage de la famille Cailloux est sans contredit un mythe, un mythe du passé, et il devrait être présenté comme tel, sous peine de supercherie, à la jeunesse québécoise. Au contraire, ce livre très marqué par l'actualité et l'histoire tend à provoquer une perspective tout à fait anhistorique et

transcendante, à tel point qu'on a l'impression, à plusieurs moments, que Suzanne Rocher a simplement recyclé, en occultant les dates, un vieux compte rendu de voyage de son adolescence.

Or, ce qui saute aux yeux immédiatement, quand on a l'esprit un peu retors, c'est l'étonnant décalage entre les dates de l'événement autobiographique (1968), de l'écriture (1968 ou 1978) et de la publication (1980). Il est assez curieux, disons-le, que ce récit, faisant la louange de l'espace pan-canadien et de l'insertion du Québec dans le cadre nord-américain, ait trouvé à paraître quelques semaines seulement avant le référendum du 20 mai 1980 sur l'avenir politique du Québec. Qu'importe l'intention, ce qui demeure certain, c'est que ni Suzanne Rocher, ni la Maison Fides ne pouvaient ignorer l'impact politique de ce roman, au moment choisi pour sa publication. En effet, le récit d'Anne Cailloux est, en maints passages, un plaidoyer plutôt naïf (car il ne reconnaît pas son caractère mystificateur) en faveur du maintien intégral du grand territoire canadien, si peu significatif soit-il. Il n'est d'ailleurs pas innocent que le compte rendu, écrit subséquentement par l'Américain-journaliste, trouve parution dans un grand quotidien de Toronto. C'est là précisément, au coeur du Canada anglais des années soixante, que l'écho devait porter. A tout venant, le lecteur adolescent, dans l'exacerbation du référendum, n'aura pas manqué d'y voir un langage politique.

Ainsi, s'il n'a aucun mal à mêler littérature de jeunesse et politique, il faut pourtant insister, avec toute l'énergie du monde, pour que tout geste d'écriture soit pleinement lucide. La faute du voyage des Cailloux repose sur une mystification historique dont l'auteur elle-même ne paraît pas consciente. C'est ce manque de lucidité qui est inacceptable. On n'écrit pas n'importe quoi et n'importe quand. Il faut savoir reconnaître que les Cailloux voient *un* pays dépassé et peut-être périmé. Il faut souhaiter que nos mythes, même ceux qui sous-tendent notre pays, soient toujours utilisés par l'écrivain avec la plus difficile clairvoyance.

François Paré was born in Longueuil, Québec, and studied in Montréal and Buffalo. He has been teaching French and Quebecois Literatures at the University of Guelph since 1977.

